



Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

34 | 2016

L'hiver

L'hiver : avant-propos

Joëlle Ducos



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/4366>

DOI : [10.4000/questes.4366](https://doi.org/10.4000/questes.4366)

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2016

Pagination : 3-14

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Joëlle Ducos, « L'hiver : avant-propos », *Questes* [En ligne], 34 | 2016, document 34, mis en ligne le 21 décembre 2016, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questes/4366> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questes.4366>

© Association des amis de « Questes »

Avant-propos

Joëlle DUCOS

Université Paris-Sorbonne/EPHE

Parmi les saisons, il en est une dont la perception et la définition ont particulièrement évolué avec les transformations de nos sociétés : l'hiver, qui était une saison particulièrement difficile en Europe occidentale, en raison du froid, du gel et d'une nature hostile, est maintenant le temps des festivités de fin ou de début d'année, du ski et des vacances, la neige étant lieu de divertissement ou de sport plutôt qu'obstacle et paralysie. Il faut des tempêtes exceptionnelles ou un statut en marge de la société pour retrouver la sensation de l'hiver « vilain », tel qu'il a été évoqué dans la poésie médiévale ou dans le *Journal du Bourgeois de Paris* où son intensité participe du tableau apocalyptique d'un Paris soumis aux aléas d'une guerre sans fin et d'une nature hostile. La littérature de la fin du Moyen Âge a largement mis en avant le thème de l'hiver rigoureux, associé à la peinture d'un poète misérable, comme dans l'œuvre de Rutebeuf, ou à une vieille malade, sans amour ni joie. Cliché littéraire ? Reflet d'une réalité climatique et sociale de la France médiévale ? Effet d'une théorie et d'une représentation de la nature ? Le volume élaboré par les doctorants de *Questes* s'intéresse justement à la manière dont l'hiver est compris, vécu et représenté pendant cette période et permet d'aller au-delà des lieux communs, ne serait-ce que par le rappel préliminaire du cadre climatique dégagé par les historiens du climat : si le quatorzième siècle est le début d'une période froide (le Petit Âge

Glaciaire qui continue jusqu'au XIX^e siècle), le treizième siècle est l'âge du Petit Optimum Médiéval, où les étés sont chauds et les hivers moins rigoureux. L'hiver n'est donc pas nécessairement ce monde de frimas, de boue et de neige qui est représenté dans certaines lectures contemporaines, tant littéraires que cinématographiques. Entre données des climatologues et témoins textuels, comment définir l'hiver médiéval, alors que les textes sont souvent peu précis aussi bien dans leurs dates que dans les phénomènes décrits ?

Pierre Alexandre, dans son étude sur les sources narratives du Moyen Âge¹, avait mis en évidence l'extrême difficulté à interpréter les notations météorologiques indiquées dans les chroniques : comment interpréter *tempestas* ? Tempête ou mauvais temps ? Sur quelle échelle situer *magnus* quand il qualifie un vent, une pluie ou une chute de neige ? Le premier journal météorologique du Moyen Âge, celui de William Merlee (?–1347) qui l'a effectué entre janvier 1337 et janvier 1344 à partir de relevés systématiques mis en relation avec la configuration du ciel², n'est pourtant pas beaucoup plus précis, alors qu'il s'intéresse presque exclusivement au mauvais temps, ne signalant qu'un seul mois de janvier chaud. Il faut donc croiser les textes et aller au-delà des descriptions du temps ou des paysages car elles sont souvent topiques ou elliptiques. Ce sont plutôt les activités humaines qui révèlent les variations saisonnières. L'exemple des Écorcheurs pour l'hiver 1438–1439 étudié par Christophe Furon, le démontre, de même que toutes les sources : l'hiver est la saison du foyer, et non des travaux des champs, rarement celle de la guerre. Anne Kucab et Élodie Pinel le soulignent dans

¹ Pierre Alexandre, *Le Climat en Europe au Moyen Âge : contribution à l'histoire des variations climatiques de 1000 à 1425, d'après les sources narratives de l'Europe occidentale*, Paris, Édition de l'EHESS, 1987.

² Lynn Thorndike, *History of magic and experimental science*, t. 3, New-York, 1943, Columbia University Press, p. 141–146.

les représentations des calendriers avec ce très beau document donnant les consignes pour les enlumineurs : cheminées chauffant hommes et femmes, pains cuisant dans le four, bois ramassé pour alimenter le feu salvateur. D'une certaine manière, l'hiver révèle ainsi l'ingéniosité de l'être humain face à Nature, contrairement à la belle saison où récoltes et fruits prouvent la générosité de Nature pour l'homme. L'image couramment négative de l'hiver ne peut-elle être alors corrigée et nuancée ?

Pourtant cette représentation existe et correspond assurément à une vie quotidienne plus difficile et plus compliquée telle qu'Anne Kucab la décrit à Rouen. Elle est largement diffusée dans les textes par le biais du quaternaire élémentaire, qui repose sur l'analogie entre éléments, saisons, âges de la vie à partir des qualités qui leur sont attribuées : ce système de description universelle a été exposé par Isidore de Séville et ensuite largement illustré par les roues cosmiques que l'on trouve dans nombre de manuscrits dès le début du Moyen Âge³. Ce sont les qualités élémentaires qui unifient le système cosmique et permettent des relations entre différents plans, aussi bien temporels, spatiaux, corporels dans une présentation qui à la fois démontre une stabilité dans la structure qualitative, où tout repose sur un jeu de contraires et de correspondances dans l'ensemble de l'univers, et des alternances cycliques. Les saisons, en ce sens, sont à la fois une représentation du temps annuel dans l'alternance et la circularité, mais aussi de l'influence des planètes et des constellations dans une correspondance verticale entre ciel et terre ? C'est enfin une mise en évidence du temps humain fini par opposition au cycle naturel avec la relation établie entre saisons et âges de la vie. Quant à

³ Voir Barbara Obrist, « Le diagramme isidorien des saisons, son contenu physique et les représentations figuratives », *Mélanges de l'Ecole française de Rome*, 108, 1996, p. 95–164.

l'hiver, froid et humide, il est en relation avec l'eau, la vieillesse, le vent du nord, les planètes froides, le tempérament flegmatique. Il s'oppose en cela à l'été, qui a les qualités inverses, chaud et sec, et il partage l'un des éléments du couple qualitatif avec le printemps (chaud et humide) et l'automne (froid et sec). La mise en évidence des qualités qui unifient l'ensemble de la nature et justifient les variations tant dans le temps que dans l'espace, explique le succès de ce quaternaire, permettant de diviser l'année en quatre parties apparemment équilibrées et correspondant aux complexions humaines dans un schéma clair et – croit-on – universel ou du moins applicable dans l'Occident médiéval et le monde méditerranéen. Aussi est-il toujours mis en avant dans les traités de diététique, car il justifie la relation entre environnement naturel et maladies et pathologies et donne des moyens d'y remédier par l'indication des modes de vie, nourritures, boissons qui peuvent corriger un état naturel ou la complexion flegmatique par leurs qualités contraires. Citons ainsi le traité de diététique en français qui a été ajouté à l'une des versions du *Secret des Secrets* :

Yver est un tens froit et moiste. Pour ce fait boen user chaudes viandes, cum char de mouton et cras chapons et char rostie, que plus est chaude qu'en seiwe ou quit en eiwe. Fighes, roisins et nois et bon vin rouge, fort et cler et chaudes laituares sunt convenables en cel tens. Boen fu de charbon et de buisce sec lors sunt en saison, mis feu avoiques fumee ne saison ne lieu n'a convenable se en inferne non. Travail de cors et compaignie de femmes puet om user sens sorfait, et plus qu'en estei ou en amptone, mais mains qu'en ver. En nul tens de l'an ne puet on mangier ses peril cum en iver, car le grant froit de l'ait fait la cholor naturel rebouter et retourner a l'estomac et es entrailhes. Et por ce la

digestion est milhor et plus vertuose la nature
en iver qu'en autre tens⁴.

Ce sont bien les qualités qui sont le point de départ des conseils de diététique et l'on voit que l'hiver est la saison des bons repas, qui permettent de remédier au froid environnant qui resserre les pores, de la peau ou de la terre⁵ : ainsi sont justifiées médicalement les repas de fête pour Noël ou de la Chandeleur. L'hiver n'est donc pas uniquement négatif dans cette perspective, chaque saison étant un mélange entre des inconvénients et des bienfaits. À ce titre, l'été, saison du beau temps et des récoltes, est aussi dans ce même texte, celle des serpents et de la vermine, et la chaleur qui domine alors invite à éviter les efforts, qu'il s'agisse du travail ou de la compagnie des femmes.

C'est donc moins l'utilisation médicale et diététique qui dévalorise l'hiver que l'association qui est faite de manière répétée entre l'hiver et la vieillesse, annonciatrice de la mort. Les quatre saisons sont mises en relation avec quatre âges de la vie, soit dans une correspondance qualitative, soit dans des comparaisons comme dans le texte cité plus haut. Le printemps « ressemble une tres belle jovencelle qui bien s'est atiree de toutes manieres d'aornemens ens por soi mostrer az noches », le monde estival est comme « une espouse parcrue de cors parfaite d'eage, en plaine vertu de naturel chalour » ; l'automne est semblable à « une femme de grant eage, qui ja est refroidie, si a mestier d'estre chadement vestue por ce que la jovente en est passee et la vielhece aproche, por quoi n'est merveilhe se biatei at perdue ». Quant à l'hiver, la description qui en est faite souligne la déperdition générale de toute forme vitale avec la

⁴ Yela Schauwecker, *Die Diätetik nach de 'Secretum secretorum' in der Version von Jofroi de Waterford, Teiledition und lexicalische Untersuchung*, Würzburg, Verlag Königshausen & Neumann GmbH, 2007, p. 85.

⁵ Voir le chapitre de Barthélémy l'Anglais, *De proprietatibus rerum*, IX, 7, Francfort, 1601, p. 444.

comparaison finale avec la vieille femme, dont on connaît les multiples évocations dans la poésie médiévale :

En ce tens, les nuis sunt durement longhes et les jours bief et cors, por ce que li Solaus s'elonget de nostre region. Por quoi il avient que la froidure est tres grant, ly vent sunt aspre et les tormens sunt hisdous et oribles. Les arbres sunt despuilhies de lor fuilhes et quantqu'est vert flestrie, forceppez pin, lorier et olive et poi d'autres arbres. Molt de bestes se muistent es crevaiches des montaignes a esciever et fujiir froidure et moistetei. L'air devient oscur et lait. Les bestes qui n'ont rechet tremblent, empirent et mourent par la froidure qu'est si perchant et contraire a la vie, por ce quanque muere devient maintenant froit. En cel tens le monde ressemble une vielhe toute derochie d'age et de travail, si qu'elle ne puet mais vivre, car elle est toute nue despoilhie de biaté, de force et de vertu⁶.

La vieillesse est dépouillement, perte de beauté et de force, disparition de l'amour et usure générale comme l'hiver qui fait disparaître toute vie dans la nature. La correspondance est donc évidente et largement exploitée dans la littérature médiévale, même si l'image de la vieillesse peut parfois être plus nuancée. Ainsi Philippe de Novare présente une vieillesse tournée vers soi et son salut, dans une vision presque sereine :

Quant on est de .LX. anz acompliz, adonc est l'en viel. Et por ce, dit l'an que dès ici en avant est l'an quites de servises ; et bien samble raison, car homes de tel aage a assez a servir soy meïsmes, ou de soi faire servir, se il a de quoi. Et viellesce qui est de .LX. anz en amont, et li milieu de .LX. et .X. anz, est mout enuieus au comencement et plus a la fin, qui est de .IIII. vinz anz. Et toutes voies i a aucunes choses profitables et delitables, si comme li compes a parlé ci devant de viellesce. Et se aucuns dure

⁶ *Ibid.*, p. 84–85.

plus, il doit desirer la mort, et requerre adès a Dieu bone fin⁷.

Cette association entre vieillesse et hiver est donc liée à la mort, et non au renouveau supposé par le printemps : l'analogie fait disparaître le cycle avec une vieillesse hivernale qui est une dégénérescence et une déperdition, à moins que l'on n'envisage la mort dans la perspective du salut et d'une autre vie, dans l'au-delà cette fois. Il faut la fin du Moyen Âge pour lire des transformations comme la jeunesse hivernale de Christine de Pizan que met en lumière Sarah Delale dans ce volume.

La pensée analogique n'est d'ailleurs pas si régulière et systématique : si l'on s'entend généralement sur quatre saisons, les âges de la vie sont moins nettement déterminés puisqu'il peut y en avoir jusqu'à sept, ce qui suscite une incertitude dont témoigne Evrart de Conty :

Nous pouvons donc dire quant a present que jonesce contient en soy les deux premiers aages principaulx et que elle a deux parties dont la premiere en soy contient l'enfance et le temps dessusdit de adolescence, ouquel li homs se acroist et parfait en partie et la seconde partie de jonesce contient le remanant de adolescence, en laquelle partie ly homs devient barbus et pres de entendre au fait de generacion, et avec ce contient ceste partie le temps de consistance ou ly homs est en son estat parfait et en grant beauté, sanz point diminiuer de sa vertu. Viellesce aussi, come dit est, contient les deux autres aages principaulx [...] Sans faille, les

⁷ Philippe de Novare, *Les Quatre Âges de l'homme*, éd. Marcel de Fréville, Paris, Didot, 1888, p. 105. Cela n'empêche pas une description de la décrépitude physique que tout être humain doit garder en conscience avec une belle comparaison avec la nature hivernale, la chute des feuilles et au pourrissement des arbres : « Et toz jors doivent avoir en remembrance que en veillesce li cors acourbiront, et li chief ploieront, et li mambre trambleront et engordiront et revendront vers terre. Car de terre sont et en terre revendront ; les fueilles cherront l'une après lautre : ce est a savoir que memoire faudra de jor en jor plus et plus ; li fruiz sera arduz : ce est li pooirs de bien faire, li aubres cherra en la fin et porira : ce est li cors qui morra », p. 69.

anciens n'ont point déterminé particulièrement le temps de la duracion des dessusdiz aages se n'est par estimacion, pour les complexions qui sont de diverses manieres et de ce s'ensuit il que ly uns est jones plus longuement que n'est l'autre, et plus tart aussi vieux et de plus longue vie, et par ainsy, on n'y peut mettre regle generalement precise. Et pour ce chascun endroit ly soit juge de ceste matiere et se tiegne, s'il veult, ou pour jone ou pour viel, selon ce qu'il verra sa nature muer et sa complexion⁸.

Face aux multiples découpages, Evrart de Conty finit par réduire les âges de la vie à deux : jeunesse et vieillesse. C'est que la vieillesse n'est pas une, mais souvent divisée en deux ou plus périodes avec trois désignations latines qui dominant, *senectus*, *gravitas* et *decrepita aetas*. Le schéma quaternaire n'est donc qu'un cadre interprété et réinventé selon les enjeux des savants, des vulgarisateurs ou des poètes. Le traité de diététique cité plus haut le montre : la correspondance avec les âges de la vie ne se fait pas avec l'enfance, mais avec la jeunesse d'une *jovencelle*. Quant au dernier état, c'est la *decrepita aetas*, plutôt que la *senectus*⁹. L'apparente unité du système analogique révèle ainsi, quand on l'examine de près, des variations, de même que l'hiver, dans son déroulé, n'est pas exclusivement froid et humide, mais évolue ; Guillaume de Conches signale par exemple qu'il est plus froid et moins humide au début, et inversement moins froid et plus humide à la fin, de même qu'il n'est pas stable entre les différentes années, ce que l'auteur du *Didascalicon* justifie par la position des planètes qui changent entre les différentes années. Derrière la définition topique, répétée et reprise, qui tend à donner une vision atemporelle et universelle de l'hiver, les développements

⁸ Evrart de Conty, *Le Livre des Eschez amoureux moralisés*, éd. critique de François Guichard-Tesson et Bruno Roy, Montréal, Ceres, 1995, p. 475–476.

⁹ On retrouve la même assimilation entre hiver et *decrepita aetas* dans Vincent de Beauvais, *Speculum Naturale*, Douai 1624, reprint Graz, 1965, XV, c. 65, col. 1132.

médiévaux tendent à nuancer et à rendre compte d'une réalité mouvante, variable, dans la portion de l'année que l'on qualifie d'hiver.

Si en effet la détermination de l'hiver par ses qualités relève plus d'une théorisation que d'une réalité dans un cadre plus général, sa présence et ses représentations dans les livres d'heures et les calendriers démontrent que sa définition vient d'abord des positions dans le ciel et du comput. Le calcul ne signifie pas que les termes de l'hiver soient immuables. Ainsi Guillaume de Conches reprend ce que disait Bède et rappelle que dans le calendrier grec et romain, l'hiver commençait 9 novembre et se terminait au 8 février, alors qu'Isidore de Séville le fait commencer et finir plus tard (du 23 novembre jusqu'au 21 février)¹⁰. Barthélemy l'Anglais rapporte, lui, les propos de Constantin l'Africain, selon lequel le début de la saison correspond à la position du soleil est dans la première partie du Capricorne, et la fin quand le coucher du soleil est dans le midi, soit du 18 décembre au 18 mars. La durée de l'hiver est donc de trois mois, mais sans accord véritable sur le début et la fin, même s'il semble bien que ce soit généralement autour du 23 novembre. Les fêtes de saints peuvent servir aussi de repère : tel est le cas dans la version du *Secret des secrets* citée plus haut, où l'hiver commence « a la feste saint Clement » (c'est-à-dire le 23 novembre) jusqu'à la « feste saint Piere » (c'est-à-dire de la *chaire de saint Pierre*, soit le 22 février), ce qui correspond aux modes de détermination d'une chronologie dans les chroniques. Selon le *Placides et Timeo*, l'hiver dure, lui, de mi-décembre à la mi-mars¹¹. L'accord n'est donc pas complet et la relation entre saison et signes zodiacaux, qui semble s'imposer dans les calendriers à la fin du Moyen Âge et bien au-delà, apparaît finalement comme plus clair que les

¹⁰ Guillaume de Conches, *Dragmaticon philosophiae*, éd. Italo Ronca, Turnhout, Brepols, 1997, IV, 8, p. 101.

¹¹ Voir à ce sujet Fleur Vignerot, *Les Saisons dans la poésie française des XIV^e et XV^e siècles*, Paris, Champion, 2002, p. 51–76.

définitions des astronomes. En effet, la détermination des saisons est d'abord le résultat d'un calcul astronomique, ce qui explique les variations des limites (selon la configuration du ciel) et du nombre de saisons. C'est déjà le cas dans l'Antiquité où ce sont moins quatre saisons qui sont décrites que deux saisons, la mauvaise et la bonne, déterminées par la position des Pléiades¹² et le Moyen Âge continue sur cette opposition binaire, comme finalement aussi pour les âges de la vie. L'hiver s'oppose globalement aux deux bonnes saisons que sont le printemps et l'été, alors que l'automne n'est qu'une fin d'été ou un avant de l'hiver. D'où les descriptions qui apparaissent dans les textes : l'opposition est bien entre bonne et mauvaise saison, par-delà les déterminations calendaires et les calculs astronomiques raffinés.

Pourtant cet hiver est scandé par des fêtes importantes dans le calendrier chrétien : la date de Noël, fixée au solstice d'hiver dès le IV^e siècle après des débats importants¹³, la période de douze jours qui suit jusqu'à l'Épiphanie articulent la fin et le début d'année. Nadine Crétin en rappelle les jeux liturgiques, les festivités et les traditions domestiques qui accompagnaient ce moment. L'hiver est donc une période-clé et il n'est pas étonnant qu'autour de cette période, de Noël à l'Épiphanie, se transmettent des traditions de prédictions transmises dès le Haut Moyen Âge dans des manuscrits latins et diffusées jusqu'à la fin de la période médiévale, en latin et en langues vernaculaires¹⁴. Ce sont les pronostics d'après le jour de Noël, dont le premier témoin est un texte

¹² Voir André Le Boeuffle, *Astronomie, astrologie, lexique latin*, Paris, Picard, 1987, p. 217.

¹³ Voir une contribution à ce débat à propos de Sirius : Odile Ricoux, « Sirius ou l'étoile des mages », *Les Astres, Actes du colloque international de Montpellier*, 23–25 mars 1995, éd. Béatrice Bakhouché, Alain Moreau, et Jean-Claude Turpin, Montpellier, 1996, t. 1, p. 131–154.

¹⁴ Thérèse Charmasson, « L'astronomie, la cosmologie, l'astrologie et les sciences divinatoires », *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters*, VIII/1, Carl Winter-Universitätsverlag, Heidelberg, 1988, p. 332–333.

latin du haut Moyen Âge et qui a été diffusé également en langue vernaculaire. Ce sont aussi les pronostics d'après le jour des calendes de janvier, dont la version latine la plus ancienne dans l'occident médiéval a été attribuée à Bède le Vénérable ou à Esdras. Ces prédictions, qui peuvent être aussi bien sur les récoltes, les guerres, les événements publics et la vie privée, témoignent de l'importance déterminante de cette période de début d'année dans la vie publique et privée. L'hiver n'est donc pas seulement une saison difficile, où les jours sont courts et le froid rigoureux ; cette saison est aussi fondatrice tant pour les rythmes, le calendrier religieux que pour la vie publique et privée.

Si ses contours sont flous, en revanche, tous les textes s'accordent sur deux éléments météorologiques caractéristiques : le gel et la neige. C'est cette dernière qui contribue à la fascination provoquée par l'hiver. La neige, qui inspire les poètes soit pour en faire des « mouches blanches » comme le fait Rutebeuf, soit pour regretter un état du passé, soit encore pour nourrir des métaphores de pureté et de blancheur répétées dans la lyrique, a aussi donné lieu à l'une des scènes romanesques les plus remarquables, quand Perceval reste fasciné par des gouttes de sang sur la neige. Elle peut être aussi épreuve épique quand un chevalier doit se confronter à elle. Les textes savants s'y intéressent également, avec souvent des développements originaux et plus nourris que pour d'autres phénomènes : risque ou bienfait de l'eau de neige ; danger de la blancheur si éclatante pour les yeux ; protection pour les végétaux, mais obstacle pour les êtres humains qui peuvent se perdre quand les chemins sont recouverts. Enfin, il ne faudrait pas passer sous silence l'une des premières analyses des flocons de neige, bien avant Kepler : c'est en effet Albert le Grand qui distingue entre des flocons semblables à une toison et ceux qui ont à l'intérieur une étoile, première approche des cristaux de neige. La neige est donc objet d'analyse, de même que le gel dans sa

complexe association de l'extrême froid et de la brûlure qui nuit aux plantes et aux êtres vivants : association de contraires qu'Isidore de Séville expliquait par l'étymologie et que les savants médiévaux justifient par une causalité complexe.

La définition de l'hiver n'a donc pas la lumineuse évidence du quaternaire élémentaire, puisque s'il y a accord sur ses traits, ses bornes, son déroulement donnent lieu à débats. Cette saison, dont chroniques, romans, poèmes, démontrent la rudesse pour les êtres humains, les animaux et les plantes, n'est pas seulement celle de la misère, celle que l'on subit et qui est une épreuve. L'hiver est souvent associé à la vieillesse et à la mort – provisoire avant le renouveau printanier pour les plantes, fin pour les êtres humains avant un éventuel salut –, dans des développements qui sont entre le témoignage et le cliché. Mais il suscite aussi les réflexions savantes, que ce soit en astronomie, en médecine ou en météorologie. Il est le pont entre temporalité religieuse et naturelle ; l'importance du calendrier religieux entre novembre et fin janvier signale combien il est fondateur. Sans doute est-ce une saison méconnue et mal-aimée, mais elle pose justement la question du témoin textuel, entre système théorique, *topos*, observations et analyses, comme une sorte de modèle de l'écriture médiévale sur la nature, complexe et multiple.